

## Le monde de l'art a rendez-vous à Venise



🏠 > Culture > Arts Expositions



Par Valérie Duponchelle  
Publié le 04/05/2015 à 18h48

Pour sa 56e édition, la Biennale s'annonce diablement mondialisée. Passage en revue des fortes têtes avant l'ouverture le 9 mai au public.

De tous les événements de la planète art, la **Biennale de Venise** garde une légitimité toute pontificale. Et pas seulement parce que, depuis 2013, le Vatican a son pavillon pile au cœur de l'Arsenal, dans un large espace ouvert au croisement symbolique de tous les parcours. Par son histoire et son ambition - réunir l'art de son temps dans une problématique d'actualité -, la Biennale de Venise offre une vision transversale souvent passionnante, parfois inaboutie ou décevante, rarement atone, du paysage contemporain. Avancée d'un mois cette année, Exposition universelle de Milan oblige, elle coïncidera exactement avec le 120e anniversaire de la première Biennale en 1895.

À chaque édition, le festivalier hésite entre l'exposition internationale qui se divise elle-même entre l'Arsenal (8000 m<sup>2</sup>) et le Pavillon central des Giardini (3000 m<sup>2</sup>). Cette année, la démonstration est confiée au commissaire d'origine nigériane, Okwui Enwezor, 51 ans, qui promet d'exposer «All the World's Futures». On peut lui préférer les pavillons nationaux, les 29 historiquement implantés aux Giardini (l'Australie a complètement rebâti le sien) ou les 29 autres qui ont trouvé refuge, comme Singapour, dans les recoins, datant du XVI<sup>e</sup> siècle et en perpétuelle réhabilitation, de l'Arsenal. Voire ceux disséminés dans la Cité des Doges. Ce fut le cas du pavillon de l'Angola, lion d'or par surprise en 2013, maigre art conceptuel à l'étroit parmi les merveilles du Palazzo Cini, que les festivaliers se sont dépêchés d'aller voir, après le palmarès et avant l'avion du retour, pris de court par la victoire de cet outsider.

## Vision post-coloniale féroce

Cette 56<sup>e</sup> Biennale de Venise est plus dense que jamais (89 pays participants contre 58 en 1997). Outre les pays nouveaux venus (du Mozambique à l'île Maurice, de la Mongolie aux Seychelles), elle marque le retour de vieux candidats, comme l'Équateur (absent depuis 1966), les Philippines (depuis 1964) et le Guatemala (depuis 1954). Sarah Lucas, figure de la YBA (Young British Artists) Generation, défendra les couleurs du Royaume-Uni. Chiharu Shiota tissera sa toile d'araignée magique dans le pavillon du Japon. Simon Denny installera son Secret Power dans celui de la Nouvelle-Zélande. Malgré la guerre, l'Ukraine gardera l'espoir avec l'expo collective «Hope!» et l'équipe de la Pinchuk Foundation de Kiev. Utopie oblige, le Russe Sacha Ponomarev a même inventé un pavillon pour l'Antarctique, à la Fondaco Marcello!

En attendant de découvrir la vision post-coloniale d'Okwui Enwezor que l'on annonce «féroce» sur notre monde capitaliste, chacun potasse ses indices. Ce natif de Calabar (Nigeria), formé à la New Jersey City University, directeur de la Haus der Kunst à Munich et commissaire de la Triennale du Palais de Tokyo en 2012, a retenu la Kenyane Wangechi Mutu et Mathieu K. Abonnenc, né en Guyane française, au regard aigu sur la question noire et le métissage. Cela va dans le sens de l'histoire, si l'on en juge l'accrochage du nouveau **Whitney Museum** à New York où les artistes afro-américains comme le pionnier Jacob Lawrence et ses War Series ont soudain leur place d'honneur sur les cimaises.

56<sup>e</sup> Biennale de Venise, du 9 mai au 22 novembre. [www.labiennale.org](http://www.labiennale.org)



*Sarkis expose sur les murs des pavillons turc et arménien. - Crédits photo : Sarkis*

### **Sarkis, homme de lien**

Pénétrer dans le studio de **Sarkis**, c'est entrer dans un lieu sacré devant lequel il est prié de déposer ses armes. Chez cet Arménien natif d'Istanbul (1938), installé à Paris depuis 1964, tout n'est que civilisation, petite et grande somme de différences assimilées pour faire naître cette belle chose vivante qu'est l'art. En cette année historique qui marque le centenaire du génocide arménien, Sarkis évite les diatribes politiques, les mots qui font mal, les revanches symboliques. Il œuvre paisiblement pour la paix, à sa manière qui semble désincarnée, mais qui est tout le contraire (cherchez les visages des victimes dans ses vitraux!).

Pour cette 56e Biennale, il cumule deux pavillons a priori ennemis. Avec son projet *Respiro*, il représente la Turquie à l'Arsenal, dans un long espace ouvert sur les deux côtés de

Venise, juste au-dessus du pavillon du Vatican qui fit l'événement

en 2013. Il figure simultanément dans le pavillon de l'Arménie, une exposition de groupe, forcément. Depuis mi-avril, cet homme de réflexion cherche le lien juste entre les hommes et leurs idées, entre l'art et son message. «Dans *Respiro*, je vais au-delà de toute géopolitique. Je reviens à la création de l'univers et au commencement du temps, au premier arc-en-ciel jamais vu, à ce tout premier instant critique de magie lumineuse, explique-t-il en détaillant les plans de l'exposition, avec feutres et tableau blanc. Au lieu de nous rattacher à des exemples spécifiques de l'histoire politique, religieuse, philosophique ou artistique, nous embrasserons la contemporanéité du présent et du passé le plus lointain, dans une tentative réitérée de défier l'immobilité.» Un arc-en-ciel en néon, des empreintes de mains d'enfant, des photos déchirées. Chacun pourra y lire son histoire.

### **Danh Vo, poète volontaire**

Il a l'air d'un jeune homme, tee-shirt blanc et tongs, et c'est un artiste de 40 ans déjà très aguerri. Il a le regard modeste qui se baisse pour parler, la voix susurrante, mais c'est un tigre de volonté qui sait ce qu'il veut et ne veut pas. Né en 1975 au Vietnam, Danh Vo aurait pu avoir la très courte vie des boat people, ces Vietnamiens du Sud qui se sont enfuis devant la victoire des communistes après la chute de Saïgon. Il avait 4 ans lorsque ses parents l'ont embarqué sur une barque de fortune et que, jetée à la mer, sa famille a croisé un cargo danois de la compagnie Maersk. Il y a chez ce beau garçon



*Danh Vo rend hommage à la culture scandinave et au Danemark qui l'a vu grandir. - Crédits photo : DR*

exotique comme la hubot Mimi, personnage de la série TV suédoise *Real Humans*, ce côté infiniment correct et posé que chérit la Scandinavie où il a grandi. «Vu mon gabarit et mes goûts, j'avais plus d'amies que d'amis chez ces grands gaillards que sont les Danois, nous dit-il en souriant. J'ai gardé une faiblesse pour les femmes fortes, comme en témoignent mes galeristes, l'Américaine Marian Goodman et la Française Chantal Crousel. Ce sont des monstres sacrés de l'art contemporain et j'aime ça. Toute bagarre avec elles est positive et instructive.» À Venise, il rend aussi hommage à Henrik Olesen, son professeur de la Statens Museum for Kunst de Copenhague. Le travail conceptuel de son compatriote est l'un des maillons subtils de «Slip of the Tongue», délicate exposition, suite de récits dans le récit, qu'il a orchestrée avec Caroline Bourgeois à la Pointe de la Douane. Simultanément, Danh Vo représente le Danemark dans la compétition vénitienne. Pour la 55e Biennale en 2013, il avait désarticulé un temple dans l'Arsenal. La statue de la Liberté a inspiré des sculptures monumentales, émouvantes à ce poète de l'art conceptuel.



*Document préparatoire pour l'œuvre trasHumUs de Céleste Boursier-Mougenot. - Crédits photo : Courtesy Céleste Boursier-Mougenot et Galerie Xippas, Paris Dessin : © Pauline Phelouzat 2015*

### **Céleste, arbres de vie**

Le lundi 13 avril dernier, de drôles d'arbres emmaillotés de toile de jute ocre, mystérieusement reliés à des fils électriques, venaient d'arriver devant le pavillon français aux Giardini, hauts lieux encore déserts. Soudain, les dessins de **Céleste Boursier-Mougenot**, qui illustrent son projet «Révolutions», n'étaient plus des abstractions dignes de Moebius et de son Incal Lumière... mais bien des arbres détachés de leur sol, futurs automates qui, sous sa baguette magique, vont devoir bouger et créer leur propre bande-son. Art et technologie, ce mariage est le plus tendance qui soit. Même s'il a déconcerté plus d'un

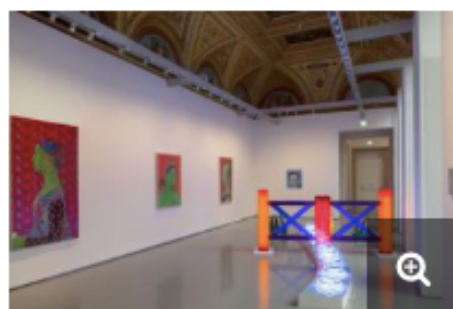
sponsor.

Commissaire de ce pavillon Francia légèrement déstabilisant, Emma Lavigne, la nouvelle directrice du Centre Pompidou-Metz, explique comment l'artiste niçois compte y créer «un îlot onirique et organique»: «Les arbres mobiles de TransHumUs danseront en oscillant lentement sur eux-mêmes et engendreront leur propre partition sonore à partir des courants électriques basse tension qu'ils produisent.» Bizarre, vous avez dit bizarre? L'Institut français a pris le risque de cette aventure du troisième type et laissé œuvrer avec largesse Céleste Boursier-Mougenot, sorte de chercheur fou des arts plastiques.

Venu de la planète musique, il a inventé des installations tout à fait étonnantes à partir de situations et d'objets les plus divers dont il parvient à extraire un «potentiel musical». Prénom prédestiné, Céleste a déjà charmé la Corée du Sud et l'Australie avec Clinamen, sa piscine ronde bleu Pacifique où voguent les assiettes qui tintinnabulent. Il sera fin juin au Palais de Tokyo pour y nicher une rivière digne du Styx, puis en septembre à la Biennale de Lyon, avant de partir à la conquête de Montréal.

## Martial Raysse, fantaisie colorée

À Venise, **Martial Raysse** jubile. Volontiers acerbe, ce peintre est si content de cette relecture de sa vie, un an après sa rétrospective au Centre Pompidou, qu'il en danse de joie, à 79 ans, dans une vidéo assez hilarante (objet fort décalé accroché dans le café du Palazzo Grassi). Et pour cause. Là où on l'avait vu radicalement coupé en deux - les belles années pop et les sauvages années de peinture en solitaire -, le voici dans un seul et même tableau. C'est toute l'intelligence d'un accrochage qui vogue de rose en mauve, de bouche en pommette, de fossette en creux des reins, comme la plume soyeuse d'une houppette des années 1950. La commissaire, Caroline Bourgeois, avait promis un autre visage de Martial Raysse. Elle a tenu parole, ne suivant que l'inspiration du peintre, puisant les preuves de sa démonstration picturale dans les collections privées (fidèles soutiens d'un artiste post-pop abandonné, **François Pinault** et Marin Karmitz ont le beau rôle) ou publiques (le Centre Pompidou, grand seigneur, a prêté ses trésors pop). Voici donc le petit monde irrévérencieux et ironique de Martial Raysse qui reprend vie en toute fantaisie. Du petit peuple des objets, parfois proches des grotesques, réunis avec grâce dans les vitrines épurées de Martin Szekely, des icebergs échoués dans l'Atrium, au plus fantasque de ses fresques qui pétaradent de couleurs, de corps qui renvoient à la prestance hardie des caricatures (Le Carnaval à Périgueux, 1992, tout à son aise dans la salle entière qui lui est dédiée sur le Grand Canal). «Quelques 360 pièces sont réunies pour ce second Martial Raysse», souligne Martin Béthenod, heureux directeur du Palazzo Grassi. L'odyssée fait réapparaître nombre d'œuvres anciennes, aimées et tues.



*Martial Raysse. - Crédits photo : Ph Fulvio Ordenigo © Martial Raysse by SIAE 2015*



*El Anatsui. Ce «Magicien de la terre» transforme le rebut de la société en trésor miraculeux. - Crédits photo : ERIC SANDER POUR LE DOMAINE DE CHAUMONT SUR LOIRE-2015*

## El Anatsui, le magicien d'or

C'est sur une recommandation d'Okwui Enwezor, le commissaire américano-nigérian de cette 56e Biennale de Venise, que son board of directors, dirigé par le tout-puissant Paolo Baratta, a décidé de donner le lion d'or d'honneur 2015 à l'artiste ghanéen El Anatsui. Cette récompense est toujours un temps émouvant du palmarès lors de la cérémonie qui clôt la semaine de vernissage aux Giardini, soudain désertés. Celle de 2007 honora pareillement le photographe malien Malick Sidibé: la voix grave de ce patriarche fit pleurer le public de pros de l'art, de

François Pinault à Monique Barbier-Mueller, d'André Magnin à Jean Pigozzi. Samedi, ce sera cet autre vétéran de la scène africaine, né en 1944 à Anyako (Ghana) et qui vit depuis 1975 au Nigeria, dans la ville universitaire de Nsukka. El Anatsui doit beaucoup au Centre Pompidou et à Venise. Ce «Magicien de la terre» cher à Jean-Hubert Martin transforme le rebut de la société en trésor mirifique. En 1989, il participait à l'exposition légendaire *Les Magiciens de la terre* à **Beaubourg**. En 2007, il éblouissait les festivaliers à Venise en faisant tomber un de ses rideaux d'or, tout en capsules de récupération pliées, ajourées, assemblées et recomposées par couleur, depuis le balcon romantique du Palazzo Fortuny. Ses rideaux, au final si lourds, reposent comme de légers drapés voluptueux sur leur cadre de bois. El Anatsui en a composé une série majestueuse pour le Festival des jardins de Chaumont-sur-Loire, cet été. Un travail titanesque que sa directrice, Chantal Colleu-Dumond, a documenté avec passion, jour après jour, sur Facebook. Au-delà de son travail propre, original et ancré dans le collectif, ce pionnier est salué pour avoir marqué déjà deux générations d'artistes africains.

 Cet article est publié dans l'édition du Figaro du 05/05/2015. [Accédez à sa version PDF en cliquant ici](#) >